

Caterina Bonvicini

Le pays que j'aime



folio

COLLECTION FOLIO

Caterina Bonvicini

Le pays
que j'aime

*Traduit de l'italien
par Lise Caillat*

Gallimard

Titre original :

CORREVA L'ANNO DEL NOSTRO AMORE

© Caterina Bonvicini, 2014.

Publié en accord avec PNLA/

Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency.

© Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Katie Shaw / Arcangel.

Née à Florence en 1974, Caterina Bonvicini est romancière, nouvelliste et auteur pour la jeunesse. D'elle, les Éditions Gallimard ont déjà publié *L'équilibre des requins*, Grand Prix de l'Héroïne *Madame Figaro*, *Le lent sourire* et *Le pays que j'aime*.

À Ric

PREMIÈRE PARTIE

1975-1984

LE BERETTA

Nous allions à l'école ensemble tous les jours, le grand-père d'Olivia venait nous chercher dans sa voiture blindée. Nous avions tous les deux un panier en osier, le même. Ma mère le remplissait avec des sandwiches à la mortadelle et des petites bouteilles de jus de poire. Maman disait que nous ne devons pas boire au goulot, c'était mal élevé. Alors nous le faisons toujours, en cachette.

« Jure que tu ne le diras à personne.

— C'est juré. »

Le trajet jusqu'à l'école était toute une aventure. D'abord parce que c'était le grand-père en personne qui nous emmenait, et qu'il conduisait vite. Ensuite parce que sur le pare-brise de la Ritmo blindée il y avait un trou de projectile entouré de fissures en toile d'araignée.

« Gianni, qui t'a tiré dessus ? »

On ne pouvait pas l'appeler « grand-père ». Il disait que ce mot le faisait se sentir vieux. En 1979 il avait soixante et un ans, c'était un homme encore séduisant et qui aimait bien jouer de son charme. Sa famille était sacrée, comme ses faiblesses. Il

mettait autant de cœur à emmener sa petite-fille à l'école qu'à courir après les femmes.

« Oh, vous me posez toujours la même question. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas une histoire pour les enfants », et il nous souriait avec les yeux. Bien sûr, il ne pouvait pas nous expliquer ce qu'étaient les Brigades rouges.

Dans la boîte à gants de la voiture se trouvait un revolver. Il était là, au milieu des papiers, à côté d'un stylo et de son étui à lunettes. Nous le voyions quand il cherchait quelque chose.

« N'y touchez jamais, disait-il. C'est un vrai, un Beretta. »

Nous retenions notre souffle, les yeux rivés sur la boîte à gants. Et nous posions un tas de questions stupides, toujours les mêmes. Nous demandions ce qui se passerait si la boîte à gants s'ouvrait toute seule et que le pistolet tombait, à cause d'un coup de frein par exemple.

« Rien, répondait Gianni, le cran de sûreté est mis. »

Je mourais d'envie de le prendre dans mes mains, le Beretta. Au moins une fois. Mais Olivia me pinçait doucement le bras : « Attention Valerio, il tue pour de vrai. »

Devant le portail de l'école, l'émotion retombait. Tous les autres enfants se ruaient à l'avant des voitures, se glissant entre les sièges pour embrasser leur père ou leur mère comme ça, à moitié couchés sur le levier de vitesse. Nous, non. Parce qu'il y avait le Beretta dans la boîte à gants. Nous ouvrons la portière, descendions lentement et faisons le tour par l'extérieur, prudents.

« Ciao Gianni », et nous lui faisons une bise.

Il me caressait la tête et mordait la joue de sa petite-fille. Olivia s'essuyait du revers de la main.

« Tu m'as bavé dessus », protestait-elle.

Le grand-père répondait en riant : « Petite chipie, c'est le bisou du phoque. Ça porte bonheur. » Puis il redevenait sérieux : « Je viens vous chercher à 13 heures. Attention, attendez-moi bien *derrière le portail*. »

Au début nous étions inscrits dans une école publique, puis un incident s'est produit et nos parents ont décidé de nous mettre chez les sœurs. Plus précisément, les parents d'Olivia. Ma mère, qui a toujours été ambitieuse, était contente. Elle se réjouissait que je fréquente la haute société, même si je n'avais que quatre ans. Mon père, athée et communiste, un peu moins. Seulement il manquait de caractère et était incapable de se rebeller, surtout contre sa femme.

L'incident s'était produit un soir de mai 1979. Giulio et Elena, les parents d'Olivia, avaient invité une dizaine d'amis, ma mère servait des toasts au caviar. Ils étaient tous dans le salon et buvaient du champagne, en attendant de dîner. Moi, j'étais à la maison avec papa, je regardais certainement « Carosello » à la télé. J'habitais à l'étage au-dessous, parce que mon père n'était pas seulement le jardinier des Morganti, mais aussi le gardien de la villa.

Olivia aurait voulu regarder « Carosello » avec moi, mais quand ses parents recevaient des amis elle ne pouvait pas descendre pour venir chez nous,

elle devait dire bonjour aux invités et se montrer. Elle se laissait habiller comme une poupée, serait patiemment la main à tout le monde et faisait même la révérence aux dames les plus âgées. Ensuite elle était libre de jouer, mais dans le salon. Elle devait rester sur scène.

Ainsi elle était assise sur le tapis, près de la cheminée. Elle jouait toute seule, avec un train en plastique, sans embêter personne.

« Boum », disait-elle.

Les adultes la regardaient satisfaits et répétaient les formules habituelles. Quelle délicieuse enfant. Quels beaux yeux noirs. Que c'est adorable ces petites couettes.

Olivia, impassible, continuait sans lever les yeux : « Boum ! Boum ! »

Au bout d'un moment une femme aux cheveux très longs a quitté le canapé, traversé le salon une coupe de champagne à la main et s'est assise à côté d'elle, les jambes croisées.

« À quoi joues-tu, trésor ? »

Olivia l'a regardée un instant, avant de répondre avec un charmant sourire : « Je mets des bombes sous les trains. »

Silence.

Ce n'était vraiment pas malin de jouer à un jeu de ce genre, surtout à cette période. L'attentat de l'Italicus hantait les mémoires, encore vibrant de détails : le tunnel qui s'illumine comme en plein jour, la montagne qui tremble, une détonation et la voiture numéro cinq entourée de flammes. Tout le monde avait en tête la carcasse de l'express Rome-Brennero. Ma mère, clouée sur place, avait cessé

de proposer des toasts et ne récupérait plus les verres sales. On a immédiatement appelé la nounou, mais elle n'avait pas d'explication.

« Cecilia, mais qui lui a appris ce jeu ?

— Je ne sais pas, Madame, je ne sais pas. »

Olivia a été envoyée au lit sur-le-champ. Dans le salon, cependant, pesait une chape d'inquiétude. Tous les invités s'étaient levés, comme pour signifier qu'ils avaient besoin de changer de décor, de passer à la salle à manger par exemple.

Ma mère s'est précipitée en cuisine : « Le dîner, criait-elle aux autres domestiques, Madame a dit qu'il fallait servir le dîner tout de suite. Mettez les pâtes dans l'eau. »

Dans la salle à manger, la discussion était animée. Certains supposaient que la petite avait entendu quelque chose à propos de ce train, au journal télévisé sans doute. Les parents d'Olivia secouaient la tête : « Impossible, en août 1974 elle n'était même pas née. »

Quelqu'un, qui avait du mal à prendre cette conversation au sérieux, s'était permis d'ironiser : « Peut-être qu'à la maternelle elle fréquente des enfants de terroristes, ha ha ha. »

Mais la blague était tombée à plat, personne ne riait.

Par chance le rôti est arrivé et, avec lui, un nouveau débat. Malheureusement proche du précédent. À savoir s'il valait mieux mettre ses enfants dans une école publique ou dans une école privée. Presque tout le monde penchait pour la deuxième solution.

« Par les temps qui courent », disaient-ils.

« Je préfère avoir un enfant ignorant qu'un enfant mort. »

On se demandait en quoi l'ignorance pouvait permettre d'échapper à la mort, comme quelqu'un l'a fait remarquer. Mais la question a été éludée.

« Qu'elle est tendre cette viande. »

« Délicieuse, vraiment. »

Ainsi, le jour suivant, mes parents ont été convoqués. M. Morganti et sa femme Elena les ont reçus dans leur salon, comme les invités de la veille. Ils ont fumé une cigarette tous ensemble.

« Vous voulez une des miennes, Sonia ? »

Ma mère, pour la première fois, a testé une des cigarettes blanches et fines qu'Elena avait toujours entre les lèvres, colorant le filtre de rouge. Elle regardait sans cesse son index et son majeur, comme une petite fille qui a des chaussures neuves et qui garde les yeux rivés sur ses pieds. En réalité, quand elle aspirait, elle n'éprouvait aucune satisfaction parce que ces cigarettes étaient beaucoup plus légères que les siennes. Mais plus belles, indéniablement plus belles.

« Nous paierons aussi l'inscription pour Valerio. Les enfants sont très liés, ce serait dommage de les séparer. »

Mon père écoutait les yeux baissés. De toute façon ma mère, fébrile, avait déjà répondu pour eux deux : « Chez les sœurs, très bien. N'est-ce pas, Guido ? »

Le samedi après-midi nous allions aux jardins Margherita avec la nounou et deux gardes du corps. Nous apprenions à faire du vélo avec *la police*. *La police* était là pour nous relever, quand

nous tombions sur l'asphalte. Elle courait derrière les enfants quand ils ne roulaient pas droit ou fixait les roulettes avec un tournevis. Elle était là pour charger les vélos dans le coffre de la voiture, quand nous rentrions à la maison.

Olivia ne supportait pas bien la présence de ces jeunes hommes en uniforme. Pas à cause de l'étrangeté de la situation, qui lui échappait totalement. Simplement parce que le plus jeune faisait la cour à sa nounou, et qu'elle était jalouse.

Dès qu'elle tombait, elle appelait Cecilia en hurlant, de peur que quelqu'un d'autre ne s'approche, quelqu'un d'indésirable.

« Je veux ma nounouuu. »

Olivia était en caoutchouc. Si par hasard elle s'écorchait un genou, elle boitait, toujours aussi joyeuse, jusqu'à ce que quelqu'un remarque une tache de sang sur son pantalon et l'oblige à aller se désinfecter. Elle n'était pas du genre à faire des caprices, cela ne lui venait même pas à l'esprit, elle était toujours absorbée par autre chose qui se révélait plus intéressant que sa douleur. Mais quand *la police* était dans les parages, c'était différent. Elle hurlait comme une possédée.

« Olivia, arrête, c'est juste une égratignure. » La nounou lui donnait une fessée.

Mais rien à faire, si un des jeunes hommes osait s'approcher, elle criait de plus belle : « Va-t'en ! Va-t'en ! »

Moi non. J'étais très content d'aller au parc avec *la police*. Je regardais l'uniforme et le holster, émerveillé. Je demandais si les pistolets étaient des vrais, comme le Beretta du grand-père.

« Je peux en toucher un ? » J'essayais régulièrement.

« Non.

— S'il te plaît, juste une seconde.

— Valerio, j'ai dit non. »

Même dans le jardin de la villa, nous étions surveillés. Personne ne nous suivait, mais Olivia devait sortir avec un petit appareil gris autour du cou. Cela servait à appeler les gendarmes, il suffisait de presser un bouton rouge. L'inventeur de cet appareil n'avait pas prévu que nous aimions grimper aux arbres. Alors l'alarme se déclenchait à tout bout de champ, deux ou trois patrouilles déboulaient aussitôt avec leurs sirènes, tandis qu'Olivia était tranquillement perchée au sommet d'un figuier. Du coup un deuxième appareil avait été inventé, avec deux boutons rouges au lieu d'un, à presser simultanément. Olivia pouvait le garder autour du cou sans ameuter tout le quartier à chacun de ses mouvements.

C'était l'époque des enlèvements et les Morganti, famille d'entrepreneurs du bâtiment, avaient peur. Surtout depuis que le fils de l'associé du grand-père avait été kidnappé. L'histoire, bien que violente, nous avait été racontée à nous aussi.

« Il est resté enfermé dans une chambre froide éteinte pendant six mois... » La grand-mère d'Olivia marquait des pauses dans son récit, pour entretenir le suspense. « Et encore, ce pauvre petit a eu de la chance. Un autre enfant s'est fait couper l'oreille. »

Nous l'écoutions en déglutissant.

La grand-mère d'Olivia se laissait appeler grand-